



Une fois de plus, je vous demande d'accrocher vos ceintures car je voudrais développer des choses assez problématiques. Je souhaite que, par la suite, notre discussion accède, selon le vœu de M., à des références beaucoup plus concrètes, mais pour l'instant, je crois encore nécessaire de faire quelques détours théoriques.

Phénoménologie des problèmes

J'essayerai d'approfondir le statut des singularités contingentes, du type de celles mises en cause dans la précédente discussion, à propos des interventions de M.. Quels éléments peut déclencher une intervention dans une psychothérapie institutionnelle ou une interprétation dans une thérapie analytique ? Comment peut-on gérer de telles singularités contingentes et quel sens cela a-t-il ? C'est la question que je voudrais tenter d'examiner et de fonder. On ne peut arriver à fonder de telles interventions qu'à partir d'un certain couple que j'appellerai : *l'univers des problèmes et l'univers des machines abstraites*. J'aimerais qu'on réfléchisse aujourd'hui sur cette distinction. Comment un événement singulier – un événement rare, contingent – peut-il être transformé en singularité mécanique efficiente, qui se mette à proliférer dans un champ, moteur de transformation. Donc, phénoménologiquement, on part du fait, simplement, qu'il y a des problèmes.

Il y a des problèmes, non seulement dans la tête, dans la représentation, mais aussi dans la réalité des choses. Je disais la dernière fois, qu'il faudrait se convertir, en quelque sorte, à une philosophie de type dogon, pour s'imprégner d'un certain réalisme des idées, des valeurs ; accepter l'existence des idéalités, des *concrétions problématiques*, comme étant quelque chose qui se rencontre aussi ordinairement que les objets de la vie quotidienne.

Il existe des concrétions problématiques de toute nature : une ethnie, un clan, une structure familiale ou un mythe technologique, ces problèmes sont des existants particuliers ; on peut les attraper, buter dedans ; on peut chercher à les réduire, à les résoudre ; on peut les amplifier ; on peut créer de nouveaux problèmes. Il faudrait, en somme, avoir une conception virale des problèmes : quelque chose qui peut faire des souches, muter, quelque chose qu'on peut transporter de toutes sortes de façons.

Un premier examen – très superficiel – de la phénoménologie du problème nous permettrait déjà de ventiler ces existants problématiques en fonction des quatre types de dimensions de l'inconscient, proposées précédemment :

– *Au niveau de l'inconscient subjectif*, on peut être à soi-même un problème, avoir une existence globalement problématique. Ce peut être, sur un plan clinique, le cas de la mélancolie, de la schizophrénie. Le statut différent : être réactionnaire, est aussi quelque part, être à soi-même un problème ; ou bien : être mystique, angoissé ou timide, quelque chose qui concerne la totalité du mode de subjectivation.

– *Au niveau de l'inconscient matériel* – l'inconscient des contenus –, ce serait plutôt : avoir des problèmes. On les attrape un peu comme des morpions... On les a ! Ce qui conduit à des formules du genre : « C'est quoi ton problème ? », « Ce n'est pas mon problème ! ».

– *Au niveau de l'inconscient territorial*, faire problème. On fait des problèmes un peu comme on fout la merde. Il y a des enfants à problèmes : « Cet enfant nous crée beaucoup de problèmes », ou : « dans notre institution... ». Cela diffère des autres modes de rapports (être soi-même un problème, avoir des problèmes) ; alors, il y a des vieux problèmes, des faux problèmes..., on peut déplacer le problème. On voit bien qu'il y a quelque chose ici, concernant des existants problématiques dans un champ donné (territorial, institutionnel).

– *Au niveau de la composante de l'inconscient déterritorialisé – l'inconscient machinique* –, on peut être devant un problème, le rencontrer, se heurter à un problème : « Il y a comme un problème », dit-on, « Il y a un os ».

Une tendance vraiment déplorable des psychanalystes – et généralement des thérapeutes – est de mélanger ces quatre modes d'abord des problèmes, sur le plan de l'avoir : de penser que tout le monde *a priori*, « a des problèmes » ; ou, une conception beaucoup plus totalitaire de la problématique de l'autre – faisant l'impasse sur le fait qu'on peut se heurter à des problèmes sur lesquels on n'a aucune sorte de prise. Il faut une reconnaissance minimum du type de problématique à laquelle on a à faire.

Zoologie des problèmes

Une zoologie des problèmes est à établir puisque, outre le rapport d'énonciation qu'on peut avoir aux problèmes, les problèmes ont des consistances différentes, en raison même des différents agencements porteurs de problèmes. Recenser les problématiques les plus différentes... Une instance poétique – un certain ordre de mots, de phrases, de contenus significatifs ou non-significatifs de rythmes, de ritournelles – est une ordination et, en tant que telle, une problématique ; elle n'est pas donnée comme un fait, mais comme étant à agencer ou à réagencer, ou à assumer dans un agencement donné ; ce peut être extrêmement fugace, avoir différentes consistances : le même être problématique poétique peut apparaître comme une intuition, ou être agencé dans une performance d'expression – orale, écrite ou rentrant dans quelque genre littéraire, etc.. La problématique, suivant son mode d'agencement, peut se déployer suivant toutes sortes de territoires : littéraires, micro-sociaux, et autres. Il serait donc intéressant de faire la classification en fonction des différents types de consistance proposés précédemment. Une faible persistance de champ d'une problématique peut être corrélative d'une forte transistance machinique : ainsi, une idéalité poétique très délimitée, secrète, ne concernant qu'une chapelle, a cependant une très forte transistance machinique. L'exemple est devenu faux au fil du temps, mais au départ, le Surréalisme pouvait ne concerner qu'une toute petite chapelle et impliquer une transistance machinique considérable, concerner les domaines les plus diversifiés. Une problématique mathématique – une idéalité mathématique, coordination et valorisation particulières sur des agencements donnés – peut avoir une très forte persistance, être enseignée dans toutes les universités du monde et cependant, avoir une transistance très faible, voire nulle. Des théories ou des concepts mathématiques ne sortent pas d'un espace donné et n'ont aucune espèce d'application dans le domaine physique ou autre, car, entre les sémiotiques mathématiques et les modes de sémiotisation des sciences dites appliquées, les liens sont d'une grande complexité. L'on pourra aussi prendre toute une série d'exemples sur la perversion capitaliste, les types de problématiques posés au niveau des modèles d'urbanisme, etc..

Où logent les problèmes ? Les problèmes habitent les agencements, sous toutes sortes de statuts : problématiques réelles, problématiques imaginaires, problématiques potentielles, problématiques actuelles ; mais dans tous les cas, *il n'y a de problème que lié à un agencement problématique, un agencement de valorisation.*

Éthologie des problèmes

Ces existants particuliers que sont les problèmes sont des êtres grégaires, vivant, la plupart du temps, en colonies. Trois types généraux de colonies problématiques peuvent être repérés :

– *Les concrétions problématiques.* Leur particularité est de vivre autour d'un trou noir, qui est un profond désir qu'il n'y ait pas de problème. Toute la problématique est focalisée autour de cette passion : non seulement qu'il n'y ait pas de problème, mais qu'il n'y en ait jamais eu, et qu'il n'y en ait jamais – ce qu'on pourrait appeler : l'état initial et terminal de tout problème, ou la pulsion de mort des concrétions problématiques. D'où une entropie maximum de la problématique et une production tendanciellement nulle de la déterritorialisation : tout ce qui fait problème s'éteint, avec un attrait considérable vers ce retour à l'état initial. À terme, il reste « les données objectives » de l'agencement : la singularité contingente – le fait qu'il n'y a rien à dire. Le trou noir est absolument corrélatif de l'être-là, des conditions problématiques. C'est quelque chose que nous rencontrons souvent dans nos professions : « c'est comme ça parce que c'est comme ça ». Que voulez-vous dire de plus ! Et quoi que vous disiez, que vous tentiez de faire proliférer, c'est aspiré de façon prodigieuse... Les singularités contingentes sont ce qui subsiste dans la concrétion ; mais toujours, elles sont hantées par un ombilic-trou noir ; sa caractéristique fait que tout système d'expression, de valorisation, d'ordination est lui-même hanté par un système d'idéalités formelles ; les couples d'idéalités formelles – en particulier, les couples de référence de valeur : le bien/le mal, le vrai/le faux – sont des machines fonctionnant comme des systèmes d'oscillations autour d'une opération trou noir, toujours pour aller dans le sens de l'extinction d'une problématique vers cet état de trou noir.

– *Les complexions problématiques.* L'ensemble de l'agencement précédent tendait à abolir le problème. Ici, au contraire, le problème tend à habiter dans l'agencement – avec une caractéristique particulière : l'agencement prime sur le problème, en est porteur, le gère, le contrôle, le structure, etc.. Il s'agit là d'une stabilisation à une certaine distance de l'état initial précédemment décrit. Et, toujours en référence aux conceptions thermo-dynamiques, on peut parler de l'existence d'un état stationnaire problématique, cristallisant autour d'un état attracteur, à distance de l'état initial, constitué par des boucles de catalyse, d'inhibition, de rétroaction problématique, nous permettant, quelque part, de saisir le refoulement primaire problématique : l'oubli de l'état initial, la négation de l'état-trou noir problématique qui tend à aboutir à la concrétion problématique.

Cet état stationnaire des complexions problématiques fonctionnerait, disons, sur un taux minimal – une entropie minimum de réordination problématique : il s'agit d'en faire le moins possible pour maintenir la problématique à l'état stationnaire. On reconnaît là un certain nombre de formulations de la théorie des systèmes homéomorphiques (tendant à faire le juste minimum pour rétablir un certain état stationnaire). C'est une politique de défense des équilibres redondants : moins il y a de problèmes et mieux on se porte ! Un certain conservatisme et une politique de l'individuation des agencements conduisant à une interdiction aux composantes d'agencement d'engendrer des fluctuations catastrophiques.

Les composantes d'agencement – et notamment, de contenu, du niveau II – sont hantées quelque part, par la problématique de l'abolition du niveau I – agencement d'expression ; mais le sont, littéralement, sur un mode inconscient : il ne faut surtout pas que la problématique même du trou noir soit posée. Dans un exemple de thérapie familiale, cela consisterait en des structures familiales telles que, évidemment, on veuille maintenir l'homéostasie de l'état stationnaire, à la condition que jamais n'apparaisse le fait que c'est de la mort de la famille qu'il s'agit ; en effet, le faire éclairer comme tel, précipiterait le risque d'un retour à l'état initial ; il faut donc faire une

politique de territorialisation, de méconnaissance systématique de cette menace du trou noir, un agencement de valorisation d'équilibre, des négociations minimales autour de la conception d'un état stationnaire.

– *Les agencements problématiques loin des équilibres redondants.* Cette fois, les conditions de l'agencement ne priment plus sur les productions problématiques ; c'est au contraire, la problématique qui est, quelque part, porteur de l'agencement. Alors que, précédemment, il y avait refus de la déterritorialisation :

- soit en se précipitant dedans,
- soit en la négociant de façon relative, pour qu'elle soit minimale, là, il y a une acceptation de la déterritorialisation ; donc, des phénomènes d'amplification problématique, de prolifération – avec le risque, toujours, de retomber brutalement dans un état initial problématique, style trou noir, ou la tentation de retour à un état stationnaire. C'est, à ce moment-là, la problématique des devenirs, des lignes de fuite. Ici, les singularités sont porteuses de nouveaux champs problématiques possibles.

Comment un événement rare – une singularité – peut, effectivement changer complètement toutes les conditions de l'immense majorité des événements constitutifs d'un agencement stratifié ou d'un état stationnaire ? Il faudra revenir là-dessus.

Le problème, maintenant, est porteur d'agencement, de renouvellement d'agencement, d'abolition d'agencement ; porteur de composantes de passages, de revalorisation machinique, de plus-values, de codes, etc.. Il y a, donc, valorisation ouverte par rapport à la valorisation d'équilibre ou à l'abolition de tout système de valorisation, dont je parlais précédemment.

Éventuellement, il serait intéressant d'étudier comment cette conception des agencements problématiques loin des équilibres redondants nous permet de sortir d'un certain nombre de difficultés relatives à tous les systèmes qui – qu'on le veuille ou non – mettent implicitement en position de superstructures, les phénomènes de création, de logique (et autres), par rapport aux phénomènes économiques. Par exemple, l'éclosion d'un certain type de musique baroque à Venise – la musique de Monteverdi, l'opéra, etc. – est liée, bien évidemment, à une certaine explosion des sémiotiques capitalistiques dans cette ville. Quels rapports entretiennent ces modes de sémiotisation ? Y a-t-il une priorité des uns sur les autres ? Il me paraît difficile de dire que le capitalisme est né de la musique de Monteverdi ! (*rires*) Il me paraît tout aussi difficile de dire le contraire ! À partir du moment où l'on part de l'idée qu'il y a des agencements problématiques se développant loin des équilibres redondants, c'est que, littéralement, la question ne peut plus se poser dans ces termes-là : en effet, ces différents champs problématiques sont corrélés par quelque chose qui n'a rien à voir avec des rapports d'étayage sur des agencements infra-structuraux. Et cela, c'est quelque chose d'assez précieux, effectivement, et de transposable dans toutes sortes de registres.

Le Sphinx pose plus d'une question

Les problèmes peuvent se déplacer et entretenir des rapports de champs. Qu'une problématique, quelque part, traverse différents segments de ces champs, implique une persistance et des rapports de segmentarité avec ce qui n'est pas le champ, avec les autres types de problématiques. Une problématique – bien qu'étant dans des registres segmentaires séparés – est liée par l'existence de ces rapports de segmentarité dans un fonctionnement machinique abstrait, mettant en jeu le même type de problématique.

La façon de lier l'économie du narcissisme et l'économie œdipienne me semble en être un exemple amusant. En principe, ces économies sont dans des territorialités distinctes, avec toutes sortes de niveaux intermédiaires – l'oralité, l'analité, etc.. L'économie des personnes mise en jeu

dans l'Œdipe, et l'économie du moi et des identifications dans le narcissisme, me paraissent être des univers séparés – voire quelque part, antagonistes, pouvant donner lieu à des oppositions de phases et autres.

Mais, regardons le mythe de référence de l'Œdipe : on a à faire à la problématique d'un agencement Sphinx. À la fois homme, femme et animal, il se présente comme un agencement de passage. Rite de passage : si vous passez sur cette route-là, vous avez accès à un certain type de socialité, d'entrée dans un agencement-ville (Thèbes). Sinon, vous ne passez pas. Rite d'initiation.

Pour débrouiller les catégories segmentaires superposées : homme/femme - humain/animal, il est nécessaire de passer par une sélection concernant les questions de générations : c'est, bien entendu, la question qui aboutit à distinguer enfant/adulte/vieillard (à quatre pattes, à deux pattes et à trois pattes).

Mais, dans le mythe de référence, précisément, il y a une autre question, qu'on oublie toujours ; le Sphinx pose deux questions (il devait en poser beaucoup plus de deux, mais enfin ! Il n'y en a eu que deux de retenues !). La seconde question (« Quelles sont ces deux sœurs qui peuvent s'engendrer l'une l'autre ? — Le jour et la nuit ») concerne un problème tout à fait différent, qui ne relève plus du tout de la triangulation œdipienne et des générations, mais de ce qu'on pourrait appeler la parthénogénèse et donc, quelque part, du narcissisme de la genèse de l'image de soi.

Alors, on voit bien que les discriminants de la génération filiative et de la génération de l'individuation sont tout à fait impliqués dans le Sphinx. La problématique du Sphinx, c'est précisément la question qui noue ces différents agencements – permettant l'entrée dans un fonctionnement social, permettant de déterminer les interdits –, ce qui fera persister des objets dans un certain champ social donné.

Jusqu'à quelle vitesse un problème peut-il se déplacer ?

S'il peut y avoir ces rapports de territorialité, c'est qu'il y a une certaine relativité de l'extensivité des problèmes. Par exemple, pour en revenir à Braudel, les problèmes des mutations capitalistiques dans le proto-capitalisme de Venise, Gênes, Amsterdam, ne se posent pas avec la même intensité à la périphérie des économies-mondes qu'il décrit, et au centre. C'est même cela qui constitue l'économie-monde. Alors, jusqu'où cela va-t-il ? Jusqu'où cela sort-il du champ ? La question sera posée en termes de relativité restreinte de la problématique, et nécessairement – nous le verrons – en termes de relativité générale.

Relativité restreinte : « Jusqu'à quelle vitesse un problème peut-il se déplacer ? » La réponse est, axiomatiquement : « Au maximum, à la vitesse de la lumière » (*rires*). Oui, c'est un axiome ! Si quelqu'un veut faire une autre théorie, il ne faut pas vous gêner, allons-y !

P : De toute façon, tu es dans la métaphore !

F : Pas du tout ! On peut dire aussi : « Au maximum, à la vitesse des médias... » (*brouhaha*)... Non, les médias ne vont pas plus vite que la vitesse de la lumière, non ! Il faut qu'on se mette d'accord sinon ce n'est pas la peine de continuer la discussion... (*silence*)... ... Donc, il y a une question d'inertie problématique, liée aux dimensions des agencements, aux modes de territorialisation dans le temps, dans l'espace, dans les différents modes substantiels ! Je l'appellerai : vitesse de persistance. Toujours pour rester dans Braudel, je vous signale une chose à laquelle je n'avais jamais pensé auparavant, et qui me paraît extraordinaire : cette nécessité absolue pour le capitalisme de ne pouvoir décoller que dans des territoires relativement délimités et restreints – dans de petites entités curieuses comme Venise, les économies-mondes, puis dans des provinces de Hollande, ultérieurement dans la région de Londres, moyennant une certaine carte des dis-

tances qu'il établit. Ainsi, le capitalisme pouvait décoller. Par contre, cela lui était très difficile, voire impossible – ou alors, c'était de façon très retardée – dans de trop grandes entités, comme la France, l'Espagne, etc.. Donc, pour que les problématiques fonctionnent, il faut tenir compte de la vitesse de persistance : si l'on n'est pas dans les seuils de vitesse de persistance, l'agencement n'est pas producteur d'une sémiotique loin de l'équilibre, et ses modes de sémiotisation dépendent d'un autre type de machinisme. Évidemment, ce n'est pas donné une fois pour toutes : il y a des dilatations, des rétrécissements de ce niveau de territorialisation et de rythme ; ce qui, d'ailleurs, serait une formule générale concernant les crises. Il y a des conditions pour amplifier ou rétrécir un problème, pour préparer le terrain. On rencontrerait ceci comme règle de problématique schizoanalytique : à quelles conditions peut-on considérer que les éléments territoriaux d'une problématique la rendent viable, susceptible de muter, d'entrer dans des sémiotiques loin de l'équilibre ? En deçà de telles conditions, il est tout à fait inutile de se casser le citron, car rien ne changera, on restera dans des états stationnaires, voire dans des états-trou noir.

Les problèmes se déplacent, au maximum, à la vitesse de la lumière,

ils entretiennent toutes sortes de modes de vie, individuels, collectifs, physiologiques, risquent de s'abolir, de prendre le dessus... Pourquoi donc affirmer qu'ils ne peuvent pas se déplacer plus vite que la lumière ? Simplement pour montrer qu'il n'y a des problèmes que dans des champs problématiques, dans des modes de territorialisation spatio-temporels, de substance, de matière d'expression, etc..

Mais alors, si les problèmes ne peuvent pas se dégager des agencements, comment est-il possible qu'un problème se déplace ? passe d'un agencement à un autre, d'une composante à une autre ?

Les machines abstraites se déplacent à une vitesse infinie

Pour assumer ce type de passage, une autre instance – et à mon avis, cela a des conséquences pratiques considérables ! – est nécessaire : les machines abstraites qui, elles, ne répondent pas à cet axiome de relativité. Les machines abstraites se déplacent à une vitesse infinie. Elles n'ont pas de problème – c'est le cas de le dire ! – avec les coordonnées et les territoires. Leur vitesse de transistance est soit infinie, soit nulle.

Quand la vitesse de transistance est nulle, c'est le trou noir la machine abstraite est non-opératoire, n'existe pas. Et quand elle est opératoire, sa vitesse est infinie. Voilà qui nous permettra de fonder une dimension de décisionnalité – dimension de fondation de singularités opérant loin des équilibres.

Cela veut dire que, quelle que soit la vitesse de transfert des conditions d'une problématique, les machinismes abstraits mis en jeu sont toujours – eux – arrivés avant.

Prenons des exemples ; imaginons de transporter des conditions physico-topologico-terrestres à une quantité infinie d'années-lumière dans la galaxie. Tant que ces conditions ne sont pas transportées, décalquées (par quelque moyen qu'on imagine), la problématique ne se pose pas.

Mais les machinismes abstraits relatifs à ces espaces topologiques sont arrivés, eux. En effet, une fois que les conditions y seront, les solutions y seront déjà : la même consistance problématique que dans les conditions terrestres, se retrouvera là-bas – comme un équivalent, en quelque sorte, du principe de conservation des machines abstraites : les conditions problématiques peuvent être différentes ou non-pertinentes, cependant, à tous les points des coordonnées, existe le même type de consistance au niveau des machines abstraites.

Car, poser des problèmes de topologie, de chimie organique ou autre, dans des galaxies où il n'y

a vraiment aucun type d'équivalent de relations énergétiques, quel sens cela a-t-il ? Aucun. Cela ne se pose que si des conditions similaires existent. Et pourtant, la problématique donnera le même résultat. C'est un axiome : les mêmes conditions problématiques étant réunies, donneront le même type de consistance abstraite, le même type de problématique.

L'axiome du plan de consistance

Il existe un champ universel des machines abstraites qui couvre l'ensemble de toutes les problématiques. C'est une garantie de consistance, hors toutes les coordonnées et hors tous les territoires. *C'est l'extensivité absolue de la déterritorialisation qui nous permet de générer des possibles flous.*

Fondant le temps de la coupure, le temps de la rupture problématique, c'est aussi ce qui nous garantit que le temps permet, en effet, de remanier quelque chose et de refonder une problématique.

Autrement dit, l'économie du possible peut être, effectivement, innovatrice. Le temps d'une rupture permet de réagencer des solutions inédites, non calculables en termes de trajectoire déterministe, et répondant à un plan de machinisme abstrait.

Les champs problématiques échappent aux démons de la place, ils peuvent toujours aboutir à une possible remise en question radicale de toutes les problématiques calculables. Et cette éruption des champs problématiques est le fait des machinismes abstraits : porteurs des événements les plus rares, ils peuvent court-circuiter les champs problématiques et faire des connexions là où toutes les conditions antérieures, tous les calculs possibles des trajectoires d'objets, de relations du déjà-donné et du déjà-prévu sont vains. Une coupure machinique abstraite peut donc – quelle que soit la problématique – toujours surgir. Les événements rares – singuliers – ont cette capacité d'apporter, en quelque sorte, une anti-entropie, une énergie innovatrice, une puissance d'ordination nouvelle, quels que soient les niveaux de stratification et de transfert des problématiques.

Un champ des possibles flous

Un champ des possibles flous, porteur de devenirs hétérogènes au niveau des machines abstraites, s'oppose aux trajectoires déterministes des champs problématiques porteurs d'objets homogènes, identifiables, reproductibles.

Les machines abstraites sont des êtres absolument déterritorialisés, existant hors de toutes les coordonnées d'agencements.

Les idéalités problématiques sont des déterritorialisations relatives, toujours prises dans le métabolisme des agencements.

La consistance des idéalités est relative à des champs territorialisés – manifestes ou potentiels – alors que les machines abstraites ne relèvent pas de processus possibilistes ; et c'est parce qu'elles échappent aux processus possibilistes qu'elles sont, précisément, une coupure dans les champs de possibles calculables : elles postulent une pure consistance hors de toutes coordonnées. À cet égard, le machinisme abstrait, porteur de toutes les puissances d'innovation intégrales, représente une potentialité.

C'est pourquoi le niveau des machines abstraites se trouve substitué au niveau énergétique de la libido : il met en question, radicalement, toute idée d'économie quantitativiste, pulsionnelle.

Au cours d'un débat avec (*inaudible*), (*inaudible*) a repris une idée très intéressante : les diagrammes de bifurcation n'ont pas une existence transcendante. (ils n'existent pas indépendamment des populations fluctuantes d'événements dont les équations déterministes décrivent seulement la

résultante). Ils sont décrits comme des résultantes, comme des approches statistiques. On saisit les points de bifurcation, les points de singularité à travers cette approche statistique. Mais cela ne veut pas dire pour autant que ces diagrammes sont réductibles aux inter-actions et aux intractions. D'où précisément, mon hypothèse de machines abstraites qui ne sont pas transcendantes par rapport aux problématiques, mais transistantes : en ce sens qu'elles transitent à une vitesse absolue, qu'elles sont partout à la fois, en étant quelque part nulle part, en pouvant toujours être présentes/absentes dans un statut de l'abolition non-efficace, ou s'allumer à tout moment.

Si vous réalisez les conditions problématiques, voilà ! Oui, la machine abstraite était là : Pythagore, $\sqrt{b^2-4ac}$, c'était là depuis toujours ! Il suffisait d'amener la persistance en question. Revenons sur ces questions d'événement rare, de singularité, d'opposition entre les champs statistiques et les trajectoires déterministes. À mon avis, l'intérêt de ce type de terminologie et de problèmes est de donner à la singularité un statut qui ne soit pas celui de l'événement rare – qui condamne à l'épaisseur, à la concrétion, et ne permet pas d'expliquer comment le singulier peut changer de statut et prendre une efficacité universelle – étant partout et nulle part dans le registre des machines abstraites.

Déterritorialisations relatives et déterritorialisations absolues

Dans le dernier schéma, les composantes n'étaient encore placées qu'en ordre successif. Où en sommes nous, maintenant, dans la topologie du dispositif ?

Le niveau I des agencements – composantes d'expression loin de l'équilibre – implique l'existence de composantes de contenus stratifiés : états stationnaires, concrétions, complexions. Une composante diffère des autres : elle se met à produire du problème et à le faire proliférer. C'est en ce sens que, phénoménologiquement, on peut dire : « Il se passe quelque chose. »

Puis, à un autre niveau, on peut toujours se retourner dans tous les sens, se raconter des choses, il ne se passe rien ! On est toujours dans des composantes de contenus stratifiés.

« Il se passe quelque chose » quand une sémiotisation loin de l'équilibre se déclenche. C'est une dimension bien spécifique. Et, même s'il se passe quelque chose par la mise au premier rang d'une sémiotisation globale d'expression, cela ne veut pas dire du tout que ça vienne de là :

Un garçon vient me voir ; il me raconte sa vie et me fait un discours extraordinaire : il va bien, son travail, la fille avec qui il vit, etc., tout cela va très bien. Il y a une seule chose qui est terrible : dès qu'il se trouve avec des gens qu'il ne connaît pas, il est pris d'une formidable angoisse et s'isole ; cela déclenche quelque chose d'effrayant. C'est un garçon turbulent, caractériel, marrant et dynamique. Il raconte toutes sortes de choses et, en parlant, localise de lui-même, le moment où s'est déclenché ce rétrécissement de champ, provoquant d'extrêmes difficultés (rougeurs, angoisses, etc.) ; il localise, donc, un point de singularité sur : « C'est un jour... voilà... un type... au cinéma, justement, me met la main... et je ne m'en suis aperçu qu'après... parce qu'il s'était déboutonné... » Bon, c'est parfait ! Alors... il y a un affect homosexuel qui est resté coincé... séduction précoce étant enfant... C'est tellement parfait ! C'est vraiment du proto-freudisme ! Magnifique ! On ne peut pas refuser de tels cadeaux ! (*rires*)

Mais, il est bien évident que, si l'on examine de bonne foi tout le reste, ça n'a rien à voir. Vaguement, un fantasme pédé, comme tout le monde, mais après... quoi ?

P : Un jour, il y a une bombe qui est tombée sur Hiroshima, mais ça n'a aucun rapport ! (*rires*)

F : La problématique n'est, évidemment, pas à chercher dans les champs territoriaux des différentes composantes.

L'ensemble des composantes de contenu, quelque part, met en cause cette dimension globale

d'expression : là, il y a un être-problème, qui n'est absolument pas réductible à la somme des problématiques territorialisées – au niveau des problèmes sexuels, des problèmes d'argent, etc.. Et si l'on veut, à tout prix, investir cet être problématique territorialisé, on peut faire, alors, une gageure pas possible ! Parce que, d'abord, on se fixe des objectifs de valorisation, de changement, et cela n'a vraiment aucun rapport ou bien l'on pousse ce garçon à devenir, effectivement, pédé, sans s'en rendre compte, par transfert ou autre, ou à ne pas l'être, mais à tous les coups, on est sûr de passer à côté. Le jour où il y aura une mutation au niveau de la composante d'expression loin de l'équilibre, cela ne fera pas de doute et on le saura ! Et il le saura avant tout le monde, ce garçon !

D'un carrefour à l'autre

Quel est donc l'intérêt de la dichotomie : problème-machine abstraite ? C'est que cette composante d'expression peut développer ses propres dimensions d'inconscient territorial. Pour ce genre de mutation, je rappelle un exemple antérieur : une chanteuse très douée perd sa mère, et son registre vocal rétrécit de deux octaves. Allez expliquer ce qui se passe de l'une à l'autre des composantes territoriales ! Ce n'est pas une laryngite, mais l'ensemble des composantes territoriales – en tant que composantes d'expression – qui fait un rétrécissement général de toutes les territorialités.

Là se posent vraiment les problèmes de transmission problématique, de champs problématiques, d'aménagement, de dilatation, de rétrécissement : « et il faut qu'on se parle à deux, et il faut qu'on se parle à dix, et il ne faut pas qu'on se parle du tout, écrivez-moi » ... , toutes les possibilités d'entrées pour changer les modes d'expression, de territorialisation de la problématique. C'est ce que j'appellerai les déterritorialisations relatives.

À l'autre carrefour, au niveau des déterritorialisations absolues – des effets machiniques –, nous sommes dans le registre des singularités où, tout compte fait, il se passera quelque chose, ou il ne se passera rien. Vous aurez beau avoir soi-disant compris, fait des cartographies, ou tout ce que vous voulez, un certain nombre de singularités contingentes se mettront à proliférer pour déclencher un phénomène de sémiotisation loin de l'équilibre ; ou non – et vous pouvez toujours continuer à faire ce que vous voudrez !

Ce carrefour-là est très important. Ce qui compte, c'est que les champs problématiques, évidemment, soient explorés. Ils existent ! Mais, ce qui compte aussi, c'est qu'existe le processus de déclenchement machinique abstrait : ça se passe, ou ça ne se passe pas. Car, de toute façon, rien ne sera pertinent à cet égard. Cela implique une toute autre nature de règles et de stratégies : autant il était question de savoir, d'exploration, de cartographie, autant ici, il y a une sorte de rapport-Zen, d'écoute Zen, je dirais de modestie absolue : on rencontre la machine abstraite ou on ne la rencontre pas.

Et tout ce qui tendra à faire perdre le caractère incisif de cette rupture (on pourrait évoquer le saut Kierkegaardien, le Religieux B.), tout ce qui, au compte des autres registres analytiques, tendra à stratifier ce type de surgissement, d'émergence des machines abstraites, rend nulle et non-avenue toute possibilité de transformation.

On n'écope pas les trous noirs

Comment gérer les singularités, sans tomber dans des systèmes dichotomiques du type alternative pulsionnelle (pulsion de mort/Éros) ? En réalité, ce n'est pas si facile, parce qu'il ne suffit pas de le savoir pour éviter le manichéisme de la bonne, de la mauvaise intervention.

L'opposition que je fais au niveau de cette déterritorialisation, qui peut avoir soit le statut de trou

noir, soit la vitesse infinie diagrammatique, n'est pas une opposition dualiste simple, renvoyant à deux pulsions fondamentales : à tout moment, une déterritorialisation diagrammatique peut éclater, se heurter de plein fouet dans un trou noir, ne pas passer le mode du diagrammatisme et s'inverser complètement. La singularité machinique peut se casser net et faire exactement l'effet inverse. C'est quelque chose qu'on rencontre en clinique, malheureusement.

Donc, il ne s'agit pas de grandes catégories. On ne se consolide pas dans le diagrammatisme ; on n'élimine pas le trou noir avec une petite cuillère, ou – comme dans un bateau – avec une écope. Les trous noirs peuvent vraiment tomber à tout moment, en raison même du statut qu'ils ont au niveau des singularités.

Les sémiotiques loin de l'équilibre permettent de créer, dans les champs problématiques, des ruptures. Ainsi, les passions mortifères ou les Éros problématiques ne sont pas des choses stratifiées massivement, qui impliquent un long travail de transformation, mais ce sont des choses qui peuvent avoir une puissance de changement, d'innovation, absolument radicale.

Lorsqu'on fait quelque chose dans ce domaine-là, que fait-on ? À un moment, on va être amené à manier ces singularités machiniques mais on le fait toujours avec d'énormes garanties théoriques, religieuses, institutionnelles, transférentielles : « Si je m'aventure à manier une singularité, croyez bien que... ce n'est pas au hasard, n'est-ce pas ? ». C'est dire qu'on ne le fait qu'en les reterritorisant de telle sorte que l'on prend vraiment des chances de les amputer, de les lester, quelque part, de leur efficence.

Singularités en prise de transistance.

À quel point les interprétations de Freud étaient provocatrices, c'est une chose qui m'a frappé depuis longtemps, avec le sentiment qu'il disait vraiment n'importe quoi ! Et plus il disait n'importe quoi, plus il avait de l'assurance ; et plus – je suppose – cela marchait parfaitement ; du coup, il fallait pomper la théorie à fond !

Dans ses prolongements, c'est en même temps une époque assez bénie de mise en question, aboutissant aux ruptures du Surréalisme, de l'Art Moderne, avec toujours des Freud et des Breton disant... « Heu... mais sûrement pas n'importe quoi ! » (*rires*), et refondant des religions d'autant plus despotiques qu'il y a des coupures machiniques, des objets singuliers. Je mets à part des hommes absolument prodigieux comme Roussel et Artaud qui prennent vraiment des singularités et les font fonctionner, sans aller vouloir leur donner un statut scientifique ou métaphysique.

Ce que je trouve formidable dans les interventions de M., c'est cette impression qu'on a parfois : « Mais qu'est-ce qu'il raconte... » et ça marche à fond ! Seulement, en même temps, là on sent bien que, profondément, il n'y croit pas du tout : il invente tout et ça marche !

L'efficence de la singularité n'était pas déjà-là et, cependant, on accepte que, à un moment, elle se mette en état de fonctionner. Ces caractères de fonctionnalité, de prise d'universalité, de prise de transistance me paraissent importants car il s'agit là de fonder théoriquement, le plus sérieusement du monde, le fait que, justement, quelque chose de non-fondé quelque part, de singulier, de contingent, peut brusquement changer de statut et devenir l'événement rare qui va transformer, remodeler, cristalliser une sémiotique loin de l'équilibre.

Ce n'est pas du tout l'apologie de l'acte fou, du spontanéisme mais surtout le repérage que, en tout état de cause, l'élément qui déclenchera une sémiotique loin de l'équilibre est nécessairement une rupture par rapport aux différents équilibres redondants ; il doit être cerné et reconnu comme tel, au risque même de devenir une clef redondante et d'instituer de nouveaux systèmes, de nou-

velles formations stratifiées.

Cela peut provenir du fait de dicernabiliser une singularité, mais pas nécessairement : cela peut provenir du fait qu'on la rencontre, tout simplement, ou qu'elle percute le champ. L'attente, la disponibilité au sérieux du fonctionnement des singularités déclenchant des effets loin de l'équilibre, garantit la possibilité que quelque chose – une rupture, une création – soit un changement radical d'une problématique.

Une singularité devient universelle, en ce sens qu'elle devient transportable dans tous les points de l'univers problématique.

M : Dans le groupe de formation, deux copains voient une famille, dont un gosse a la maladie de (*inaudible*). La première séance a été pénible comme ce n'est pas possible ! Lors de la seconde séance, j'étais fatigué, plutôt endormi. Les copains travaillant à côté, au bout de dix minutes, sont venus me demander : « Que faut-il faire, on ne comprend rien ! » Après, ce fut un extraordinaire feu d'artifice : la mère est intervenue pour parler de son fils, et le thérapeute a découvert toute une série d'ingéniosités incroyables.

Le père disait que la mère n'arrivait pas à aider leur gosse à trouver les médianes ; on parle des familles divisées en deux ; c'est bête, c'est systématique : on parle constamment de ce qui remet l'axe, alors tout platement je dis : « Peut-être pourriez-vous demander au père et à la mère de parler de mort au gosse ; comme ça, tous les deux jours, cinq minutes, ça fait du bien, parler de la mort. » Les copains me regardent, stupéfaits, comme si j'étais complètement fou... C'est marrant, parce que ce truc est sorti d'un esprit à moitié éteint par le sommeil, la fatigue et la chaleur.

Quelque chose du même genre est arrivé avec une tâche donnée, il y a quelques mois à un thérapeute : demander à une femme délirant de manière un peu paranoïaque si elle est d'accord ou pas sur des trucs complètement saugrenus qui sont dits, tandis que son mari et ses gosses essaieraient de prendre note de ce que ça signifie. Le thérapeute n'avait jamais voulu le faire ; or, la famille, quand elle est revenue, pas à pas, l'y a amené.

Ainsi, mes copains retournent avec les parents de ce gosse malade, qui parlent toujours de médiane : « Et quand votre enfant est anxieux ? Parlons un peu d'anxiété. » Le père : « Et si on parlait de la mort ? »

Eux, n'auraient jamais osé parlé de la mort. Comment se fait-il que ce petit machin – apparemment délirant – brusquement, recoupe quelque chose du côté de la famille ? que la mort ait quelque chose à voir avec la médiane, et que moi... ça prolifère ? (*rires*)

F : La question est de savoir s'il y a des règles de conduite, non pas pour analyser, mais pour faire le moins de conneries possible. Parce que, son intuition – inconsciente – sur la mort, il aurait pu la présenter de trente-six manières...

P : Ce que je trouve intéressant, dans la présentation que tu en fais – je ne sais pas comment cela s'est passé dans la réalité –, c'est que tu mets en relation des systèmes de codes différents : la médiane, elle, renvoie à des codes spatiaux – figuratifs ou géométriques – très particuliers ; la mort, à de tout autres codes : métaphysiques ou affectifs... C'est le télescopage, à un moment donné, de ces registres différents qui est déclenchant...

F : C'est très important. En effet, les éléments transémotiques relèvent de différents codes sémiotiques stratifiés.

Mais il ne suffit pas de faire ce jeu – qui pourrait être repris par les Lacaniens (ou autres), comme une sorte de surgissement signifiant. Car, c'est, bien entendu, l'incarnation au niveau de l'agencement d'énonciation – avec le rôle, la fonction, les gens, le fait que ce soit dit de telle manière – qui permet, un espace de temps donné – ne serait-ce qu'un instant – de faire une sémiotisation

loin de l'équilibre ; et notamment, de faire que les différents énoncés des uns et des autres se croisent. Cela n'a peut-être aucune importance, mais en tout cas, c'est un fait notable.

Voilà qui nous rapproche encore d'une philosophie Bororo ou Dogon : que font-ils d'autre dans des systèmes d'agencements, de conjuration, religieux ou autres ? Ils prennent une série d'éléments pour les faire fonctionner ensemble ; ce sont des éléments du niveau de l'agencement d'énonciation, des éléments transémotiques (un sacrifice, une formule, une danse, un machin, etc.). Et là, leur attitude est, finalement, très scientifique : si cela ne marche pas, ils disent : « Il faut faire autre chose ! » (*rires*) sans se tourmenter avec des références théoriques. Ce qui veut dire que l'on peut, au moins, avoir l'idée que, dans une procédure donnée, on ne trouve pas des sémiotiques loin de l'équilibre, alors... il faut faire autre chose ! C'est toujours la même règle : ça ne marche pas ? Prends-en acte, d'abord ! C'est le minimum que tu puisses faire ! Arrête de te raconter des histoires (« Oui, mais si on s'était mis en groupe, si... »)

Ne pas tomber dans la multiplicité des pièges qui nous sont tendus, toujours pour éviter, en quelque sorte, ce scandale : quelque part, cela fonctionne selon des modes de sémiotiques a-signifiantes quelquefois, cela fonctionne avec vraiment pas grand chose, et il y a bel et bien des problématiques de machinisme abstrait qui...

X : Mais tu en parles dans les mêmes termes où toujours, les religieux les plus connus parlaient de la grâce. Alors, à défaut d'une mécanique de la grâce, on pourrait peut-être rêver d'une asepsie de la grâce. Je crois que ce serait plutôt quelque chose comme ça (*rires*). Au point où l'on en est, il s'agirait plutôt d'écarter ce qui ne permettrait pas cette rencontre que tu décris, pratiquement, comme complètement miraculeuse. Une asepsie... Là aussi, il y a des références religieuses, permettant de dépoussiérer...

F : Parfait !

M : En réalité, je pense encore à mon histoire : les copains sont arrivés en pensant que la mort pouvait être un des éléments-médiane... ce qui fait que les gens l'ont repris. J'ai trouvé remarquable d'être arrivé avec ça...

Je vais vous raconter une autre histoire : à Bruxelles, le lundi matin, j'ai une heure à la clinique où je forme des étudiants. En général, pendant les cours, les gens amènent des familles qu'ils voient ; je suis à côté (*vidéo-son*).

Ce lundi matin-là

La femme de ménage : Monsieur M., il y a des gens qui se sont trompés de jour : ils sont venus un jour qui visiblement n'était pas le bon !

Je sors et je vois un couple.

M. : Madame ?

Lui : Non, elle ne parle pas.

M. : Monsieur ?

Lui : Untel. Monsieur M. ?

M. : C'est moi.

Lui : On est envoyé par l'hôpital universitaire.

M. : Pour quoi ?

Lui : Je ne sais pas.

M. : Vous avez téléphoné ?

Lui : Non.

M. : Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Lui : Non.

M. : Elle ne parle pas ?

Elle : Si !

M. : Écoutez, quand vous saurez ce que vous voulez, téléphonez-moi, je suis à votre disposition.

Je rentre dans la salle où sont les étudiants.

M. : Drôle d'histoire... ça m'arrive rarement ! Il y a un couple qui veut me voir : ils ne savent pas pourquoi ils veulent me voir, ils n'ont pas téléphoné...

L'étudiant : Est-ce que ce ne serait pas Untel ?

M. : Oui.

L'étudiant : Ah ! Mais tu sais ! Ils ont rendez-vous la semaine prochaine à 10 h 30 à la clinique : ils viennent consulter avec leurs enfants, et la mère est une femme qui, depuis deux ans, ne dit ni les noms propres, ni les dates.

M. : Comme ces résistants qui se mettent à devenir mutiques, complètement mutiques, de peur d'être interrogés un jour ! « Rien à dire »... ça m'énerve !

Le lundi suivant

10 h 30 : Personne.

10 h 45 : arrivent la fille et son mari.

Par hasard, ce jour-là, la caméra était en panne, mais le son marchait toujours. La fille et son mari agressent à fond les thérapeutes qui se défendent mollement. Je les entends dire que je suis seul de l'autre côté, puis sortir tout le baratin classique : système familial, ne rien bouger, le père, la mère, il faut leur écrire, pour leur dire à quel point c'est bien de ne pas être venus. Puis, la fille et son mari sortent, les thérapeutes viennent de mon côté.

M. : Eh les copains ! Que se passe-t-il ? C'est marrant, ça ; vous dites que je suis seul derrière le miroir des fantasmes (de l'autre côté), alors qu'on est dix ! Vous faudrait-il des secrets comme à cette famille ? Et puis, ces machins complètement confus pour vous défendre !

11 h 20 : arrivent le père et la mère.

Le père : Je croyais que le rendez-vous était à 10 h !

Enfin, les étudiants leur donnent rendez-vous « dans deux semaines, le lundi 15 mars ». Or, c'était : dans trois semaines et le lundi 16 mars, non pas le 15.

Je pense aux copains et je me dis : « Ils sont complètement avalés par cette famille, je vais aller les aider ». Je me lève, je sors, je vais à *ma* porte, je frappe (*rires*) ; c'est comme si on m'attendait dans le couloir, vous comprenez ! Je frappe : « Merde ! Je suis dans le couloir ici ! Ils sont, eux, confus dans le temps comme je le suis dans l'espace ! ». Enfin, je rentre.

M. : Je ne vous ai même pas vus, car la caméra est en panne : je n'ai eu que le son et vous m'avez déjà avalé ! Ce n'est pas possible ! Et j'ai entendu les copains (ce sont des gens de Louvain, très précis, incroyablement minutieux, ponctuels.) donner rendez-vous dans trois semaines, le lundi 15... Ce n'est pas possible !

Lui : Ah ! Je me disais bien que le lundi 15 n'existait pas ; donc, c'était le-lundi-dans-15-jours alors, on serait encore venus en avance !

Elle : Vous êtes perdu dans l'espace et moi dans le temps.

Un matériel invraisemblable, donc. C'est assez extraordinaire ! Et Je n'ai même pas vu, donc je

ne peux pas dire que c'est quelque chose au niveau de l'écran-vidéo qui est passé et qui m'a... Voilà.

Y : (*inaudible*)... Et dès qu'il se passe quelque chose, on déplace toutes les coordonnées vers ce qui se passe et, en fait, tout le système se redéfinit autrement. Il me semble que c'est cela qui a réussi dans ce que nous a raconté M. (...) À la limite, cela ne s'appellerait même plus, « loin de l'équilibre » : l'équilibre, il est complètement mis à la poubelle, et puis hop ! Et il me semble aussi que la singularité, telle qu'elle apparaît, est plutôt *entre* les gens... dans la situation... les thérapeutes, que dans la famille elle-même, qu'on reconnaîtrait à travers une singularité.

Je repense à ce qui s'est passé dans la très brève expérience de schizoanalyse que j'ai faite, il y a cinq ans, avec A., B. et C.

Une femme est arrivée, en nous disant : « Voilà, je viens vous voir parce que j'étais en analyse et j'ai été mise à la porte par S.L. parce que j'ai fait un acting-out, c'est-à-dire que j'ai divorcé. Je suis une mauvaise mère, parce que, évidemment, pour mon gosse, divorcer c'est dégueulasse, etc.. » Et pendant vingt minutes, elle développe ce thème de la mauvaise mère.

A. lui dit alors : « Tu nous ennues : on n'en a rien à faire que tu sois une mauvaise mère, cela ne nous intéresse pas, parle-nous d'autre chose, de ton travail, par exemple ?

— Voilà, je suis la secrétaire de V. et je n'aime pas du tout ce travail, etc..

— Mais à part ça, qu'aurais-tu envie de faire ? » Or, il y avait là, par ailleurs, un copain arménien, C. Qu'il soit arménien lui a tapé dans l'œil, peut-être, et elle nous dit : « Je ne rêve que des pays de l'Est », et de fait, elle avait une documentation fantastique sur les pays de l'Est, était en relation avec de nombreux mouvements dissidents, et tout ! À ce moment-là, C. lui précise : « Mais moi, les Arméniens, l'U.R.S.S., les pays de l'Est, cela ne m'intéresse pas ! » Mais cette femme, par la suite, a développé tout un trip Arménie-Pays de l'Est, a fait un film, monté une salle de cinéma, et en est complètement sortie. Entre temps, elle est revenue nous dire, affolée : « Non ! Ce n'est pas possible que j'aie aussi bien ! », voulant littéralement replonger. Elle en est sortie, mais alors, A., B., C. et moi, nous avons été pris de panique, car là, une seule schizoanalyse, cela marchait, mais si elles devenaient plus nombreuses, nous n'avions absolument pas l'appareillage pour produire des quantités de branchements à la chaîne. Par ailleurs, juste à ce moment-là, B. nous a lâchés, virant de bord. Mais c'était assez passionnant ! (*inaudible*)... Ta réflexion sur les problèmes a complètement à voir, il me semble, avec ce que disait Deleuze sur l'individu chez Spinoza... L'individu comme rapport entre des ensembles infinis d'infiniment petits... Un rapport abstrait donc, dont il donne, d'ailleurs, une expression mathématique... Les individus n'étant pas nécessairement des personnes... Mais il me semble que cela a quelque chose à voir...

Tu as parlé aussi de la vitesse. Alors là, moi je ne comprends pas cette volonté d'être du côté des très grandes vitesses, de l'infini ou de zéro, nécessairement. Et pourquoi pas n'importe quel autre stade ?... parce que justement, l'individu se composant aussi des rapports de la vitesse et de la lenteur, du mouvement et du repos...

(*Fin d'une bande*)...

X : Je voulais demander si tu penses qu'il y a une homogénéité chimique des molécules problématiques ? Est-ce que c'est un exemple de la chimie, la problématique ? Est-ce que c'est à la fluorescine de savoir où l'on en est – un milliard de problèmes dans un coin, et ça diffuse sur l'ensemble de la planète ? Ou alors, qu'en est-il de la catalyse des problèmes ? Comment ça se dégrade ? Comment ça s'associe ? Qu'est-ce que c'est, les catalyseurs des problèmes, pour que cela fasse des molécules problématiques plus grosses, etc..

F : Justement, vu que ça paraît complètement pataphysique, moi je pense qu'il faut faire une hypo-

thèse méta-psychologique ou méta-phénoménologique : il y a des modes spécifiques de transmission, de diffusion des idéalités, des problématiques, des devenirs, etc.. Donc, il y a une histoire, il y a des phylum de problèmes ; il y a des blocages, des spasmes. Et cependant, il faut rendre compte de la capacité, toujours possible de croisements, de mariages monstrueux, de courts-circuits extravagants entre les ordres les plus disjoints. Cela repose sur un principe très général, celui-ci : il y a une probabilité infinie à ce que l'événement infiniment rare soit la clef – une clef catalytique –, soit en puissance d'engendrement de transformations.

Les gens qui, dans leur vie, ont joué au casino avec un peu de continuité, vont comprendre tout de suite ce que je veux dire : on part toujours avec un bon sens des probabilités, qui fait que l'on croit pouvoir s'installer dans une sorte de confort de jeu, dans une estimation moyenne. Mais justement ! Il y a toujours l'événement rare – d'une façon ou d'une autre, d'ailleurs – qui fera la remise en question et, par exemple, la ruine absolue d'une martingale.

C'est quelque chose de très concret, de très précis. Quand on pense au degré de complexité mis en jeu par des agencements cérébraux, sociaux, culturels, intellectuels, économiques et autres, qui se déplacent, tous les ordinateurs, tous les systèmes analytiques sont d'une pauvreté extraordinaire par rapport aux opérations qui sont menées au niveau de la vie biologique et spirituelle, alors on se dit : « Mais ce n'est pas possible ! C'est un miracle ! C'est un scandale ! »

Mais pas du tout ! Cela va autant de soi que la solution la plus complexe – notamment celles que l'on voit dans le registre de l'évolution et qui sont, finalement, des choses encore relativement simples par rapport à tout ce qui peut être mis en nombres dans d'autres registres culturels.

Il y a autant d'évidence à ce que l'événement le plus rare devienne la ligne, fasse la loi sur les agencements. Donc, toutes les situations statistiques – les agencements de particules, de molécules, dans tel ou tel contexte – sont toujours susceptibles de tomber sur la série qui va faire la complexification relativement absolue, et qui va pouvoir, en effet, déclencher des processus loin des équilibres stratifiés. En astrophysique d'ailleurs, on fait une série de calculs statistiques pour estimer les probabilités qu'il y ait des phénomènes similaires à ceux de la vie ailleurs que sur la planète terre !

N : Il paraît que la probabilité est à peu près la même que pour qu'un singe s'installe au piano et joue une sonate de Beethoven !

Y : Non mais attends ! Je crois me souvenir que quand (*inaudible*) parle de cela, il faut que le milieu soit défini par une différence de potentiel – en fait, une puissance – pour qu'il puisse se produire de tels phénomènes.

F : Non, tu sais, je prends du vocabulaire thermo-dynamique, mais il ne s'agit évidemment pas de ça. Il ne s'agit aucunement d'équilibre entre des niveaux de fréquences énergétiques, il s'agit d'événements, de conjugaisons, de rencontres d'événements hétérogènes. Alors que toute comparaison énergétique implique une homogénéité, par définition, des éléments qui entrent en concaténation : c'est la définition même de l'invariant énergétique.

P : J'aimerais revenir sur un exemple dont j'ai déjà un peu parlé ici : l'histoire de la folie d'un homme, dans le film de Stanley Kubrick, *Shining*.

Dans la tête et dans le corps de cet homme – qui fait un accès paranoïaque, passionnel et criminel – il semble se passer quelque chose qui s'est déjà passé avant, et peut-être pas seulement une fois. Une répétition, en quelque sorte, un rythme : il y a de nombreuses années déjà, le gardien a tué ses deux gosses, cela va se passer encore. On assiste donc, dans ce film, à la genèse d'une folie.

Quelles sont les conditions, les agencements, les méandres à réaliser pour qu'un homme, plongé

dans un certain type de situation devienne fou ? Stanley Kubrick n'a pas les moyens de les exposer tous ; lui qui est un visuel essentiellement, va jouer sur les images, le décor, et un peu sur les sons – puisque le cinéma le permet –, et beaucoup moins, à mon avis, sur les significations, le signifiant, le langage.

Mais ce qui est très intéressant, c'est que cette histoire n'est pas simplement celle d'une répétition pathologique, c'est aussi un processus de transformation auquel on assiste, à partir d'un certain type d'organisation sociale – et notamment d'organisation familiale. La place du père y est particulière, comme la place de l'argent, de la circulation de l'argent, des usages vestimentaires, des rapports entre sexes et entre âges. Cet ensemble est situé du côté de 1920, dans une certaine période du capitalisme américain, très particulière aussi : un peu avant la crise, un peu après la première guerre mondiale.

Kubrick essaye de montrer comment on peut passer de cette situation, qui n'est pas du tout une folie, mais une situation normale pour des millions d'américains à un moment donné, à une situation individualisée complètement pathologique – une situation singulière d'après coup, dans un autre temps, dans un autre monde.

Du point de vue d'une réflexion sur la genèse d'une psychose – qu'est-ce qui rend fou ? –, les hypothèses passent par :

– des séries d'objets constituées comme telles – des instruments, au sens Lévi-Straussien. C'est un monde déjà très formé, une substance déjà très travaillée.

– mais ensuite, des choses plus abstraites : un certain type de décor, de découpage des couloirs, de proportions entre les couloirs et leurs coudes ; la succession des couloirs, la largeur de l'escalier ; l'utilisation des volutes, des angles droit ou des angles aigus dans la décoration ; et bien sûr, les couleurs.

– Le découpage de l'espace. La fin du film le confirme complètement : c'est un découpage très particulier de l'espace – labyrinthique – qui va permettre, finalement, au gosse de déjouer la folie du père et de le mettre à mort.

Autrement dit, la genèse de cette folie a lieu, d'abord et avant tout, comme une transmission topologique et figurale d'un univers – idéologique, moral, esthétique, économique, etc. – qui induit successivement un certain nombre d'étapes :

1/ Une première étape hallucinatoire.

Ayant quitté le monde pour aller là-bas dans les Rocheuses, lui qui est déjà loin de tout parce qu'il se veut écrivain, donc solitaire, cet homme se retrouve dans un espace vide, déshabité, loin de la situation d'équilibre.

L'hôtel lui-même est dans une position anormale par rapport à sa situation d'équilibre : il est vide ; il n'y a, effectivement, personne, et tout cela ne sert à rien qu'à l'enclorre, cet homme.

On entend des bruits et des voix qui parlent. C'est l'entrée déjà dans un premier niveau de psychose hallucinatoire.

2/ Puis, les hallucinations deviennent carrément visuelles : c'est la rencontre, dans la salle de bains, de personnages qui sont morts, et même pourris.

3/ Ensuite – chose très intéressante –, la mutation porte sur l'hôtel lui-même. C'est la scène où l'ascenseur saigne. Du sang sort de l'ascenseur, non que le crime soit tellement sanglant que cela finisse par couler à travers l'ascenseur, mais tout simplement, cette chose qui est de pierre, de bois et d'éléments métalliques, peut saigner exactement comme un corps humain. Une sémiologie du corps humain vivant, biologique – avec la circulation sanguine et le reste – s'est littéralement introduite dans l'hôtel pour en faire un corps. Jack n'est pas dans un hôtel, mais dans un immense corps, qui saigne, où il y a des tuyaux – et peut-être bien que les couloirs sont des tubes digestifs

ou des uretères, on a cette impression.

4/ La transformation temporelle.

Tout d'un coup, cet homme se retrouve exactement dans la situation de 1920 : il entre dans le salon, et les gens qui se tenaient là en 1920, sont là et se comportent avec lui de façon très anachronique.

Il y a des signes précis : le dollar qui n'est plus le même, le barman de 1920, la façon de parler. Mais, il y a aussi des signes beaucoup plus imprécis, et néanmoins très pertinents : ainsi, les types de rapports de complicité entre les hommes. Brusquement, cet homme retrouve un univers dans lequel le statut de l'homosexualité et la place du père dans la famille et la société étaient très différents. Les voix lui disent : « Tu ne vas pas te laisser faire par ta femme et ton gosse ! Qu'est-ce que cela veut dire ! On ne te délivre (du garde-manger où il est enfermé à un moment du film, par sa femme) que si tu promets de ne pas te laisser faire et de reprendre à ton compte le XIX^e siècle, l'aube du capitalisme et nous-mêmes. Reprends-nous à ton compte ! »

5/ Se retrouver en 1920, c'est quand même faire 60 ans en arrière, et là se déclenche la folie meurtrière, qui porte sur tout ce qui limite.

Genèse, donc, de cette folie et enchaînement d'articulations très insolites de codes, de séries, d'espaces et de substances, complètement hétérogènes les uns aux autres, dans lequel Kubrick – parce qu'il est cinéaste – privilégie l'aspect topologique. À la fin, une solution : tuer ; il n'y en a pas d'autre ; il est vraiment fou, cet homme, et la solution, c'est d'en finir avec ça.

Mais d'une certaine manière, la solution sera, elle aussi, topologique : la communication avec le nègre qui vient de très loin pour essayer de sauver femme et enfant, ça ne marche pas. La seule chose qui marche, c'est d'entraîner le père dans un espace de rupture avec le fameux hôtel (Château - Procès - Kafka, etc.). Dans une tout autre topologie, évoquant différemment.

C'est un espace labyrinthique où le gosse introduit – par une astuce consistant, à un moment donné, dans la neige, à reculer dans ses propres traces, et à se mettre de côté – une autre dimension, qui est la dimension verticale. Le père arrive, suit les traces. Tout à coup, les traces s'arrêtent. Il ne comprend pas. Son visage se relève, comme s'il pensait à ce moment-là que le gosse s'est envolé, littéralement, à cet endroit. Le surgissement de cette troisième dimension signe la mort du père ; déjà, il était blessé par la mère, mais dans une mythologie beaucoup plus œdipienne : elle lui avait donné un coup de couteau sur la main. Il y avait, donc, tout ce qu'il fallait pour qu'il meure. Mais il ne serait pas mort s'il n'y avait pas eu ce bouleversement, tout à coup, de l'espace. C'est peut-être là, effectivement, le point de singularité sur lequel le gosse sauve sa vie.

Shining... Kubrick, lorsqu'on l'interviewe sur ce film, dit que ces histoires de communication, en fait, ne l'intéressent pas du tout ; il sait que les américains achètent cela beaucoup, alors il a fait un film sur les communications extra-psychiques. Ce qui, semble-t-il, l'intéresse vraiment, c'est aller le plus loin possible dans la vraisemblabilité (tout ce qui peut marcher, mais sans faire appel au Bon Dieu : la seule concession qu'il fait au surnaturel dans ce film, c'est au moment où les fantômes disent à Jack : « Si tu reprends la tradition des hommes qui savent se faire respecter, on t'ouvre le garde-manger et tu vas pouvoir sortir. » Effectivement, après, on le voit sorti du garde-manger. Alors là, mystère ! C'est le seul moment où intervient un phénomène inexplicable, ou inexpliqué.) Tout peut être analysé dans ce film, même s'il manque des chaînons. Stanley Kubrick, par ce souci effectif du vraisemblable, est un clinicien à sa manière.

Je trouve des plus intéressante cette idée que les murs, les figures, les lignes, les couleurs, toutes ces choses qui n'ont absolument rien à voir avec..., ont quand même à voir avec. Comme une contagiosité, la saleté, l'infection passent aussi, tout simplement, par les traits, la pente, l'organi-

sation des lignes.

F : Autre chose ?

E : La seule chose sur laquelle j'aurais voulu que tu mettes davantage l'accent, c'est ce rapport entre machinisme abstrait et trou noir : essayer d'analyser le problème, en fait, des composantes de passage entre les deux, parce que je pense que c'est la clef qui nous permet d'éviter le problème du dualisme. Je crois que c'est un très gros morceau, et cela rejoint le problème que tu posais entre concrétions problématiques et complexions problématiques. Il faudrait, je pense, insister beaucoup là-dessus, la prochaine fois : d'une part, cela permet de voir un certain nombre de situations au niveau clinique, au niveau historique, etc. ; et surtout d'approfondir ton hypothèse de base : sortir complètement du problème énergétique et de toute cette économie libidinale qui fonctionnerait – pour reprendre ton idée – sur les quantités extensives.

P : Mais, cela veut-il dire que tu abandonnes définitivement la possibilité de parler aussi en termes, non pas d'interprétation, mais de... « comprendre » ? Tu fais toujours référence à « ça marche », « ça ne marche pas » : effectivement, du point de vue du thérapeute, par exemple, ou de l'homme politique, cela peut être très suffisant. Mais, on peut penser aussi que cela ne suffit pas : il arrive, parfois que l'on ait envie – rétrospectivement et non pas, justement, pragmatiquement – d'y comprendre quelque chose. Par exemple, un jour, ne serait-il pas intéressant de réfléchir (ce qui est inutile du point de vue pragmatique) sur les phénomènes de contamination qui, en mai 68, ont mobilisé des gens n'ayant rien à faire ensemble et des problématiques très différentes, selon ta description taxinomique ? Quels ont été les types de machinismes abstraits – ou les plans de consistance – qui ont pu, finalement, passer d'une problématique à une autre et faire qu'il y ait « recrutement », comme on dit en physique (si vous préférez : cristallisation, catalyse ou contagiosité.)

X : ... une recherche de l'ordre philosophale ; une recherche de l'universalisation du singulier, le rare étant la forme la plus extrême du singulier. À partir de quand ce singulier extrême bascule-t-il dans l'universel ? C'est là quelque chose d'assez alchimique.

P : Mais, ce sont des choses dont tu as déjà parlé dans de tout autres termes. Pourquoi ne pas essayer d'en parler avec les termes que tu utilises maintenant ? Ou alors, se poser ce type de questions serait-il complètement contraire à ta démarche ?

F : Non. Cela ne fait aucune difficulté, en ce sens que, pour moi, la dimension pragmatique – ça marche ? – est simplement, comme disait X., une démarche aseptique pour dégager le « ça passe ». « Il se passe quelque chose » n'est pas forcément à incidence pragmatique : il est évident qu'il s'est passé une multitude de choses en mai 68, et « ça a passé » d'un registre à un autre, alors que ça n'a pas marché. Là n'est pas la question : simplement, – et au nom même d'un pragmatisme – on peut ne pas voir qu'il se passe quelque chose. Il faut une propédeutique pour arriver à reconnaître le « il se passe quelque chose » (il se passe quelque chose dans l'ordre de l'affect ou d'une idéalité poétique, etc.), comme si une loi d'efficacité capitaliste l'interdisait : « mais enfin ! cela n'a pas à entrer en ligne de compte ! » – ce qui compte devant être attesté dans des systèmes de valorisation, de coordonnées, etc.. Donc, toute une population d'idéalités n'a pas droit de cité.

Or, quand il se passe quelque chose et qu'on le reconnaît, c'est justement *toujours* en connexion avec ce type d'idéalité ; et s'il y a un travail analytique à mener, c'est par ce détour. Les exemples les plus magnifiques sont ceux de Joyce et Proust... De quoi est faite la dynamique de leur œuvre,

sinon de cette poursuite des idéalités machiniques ? Ce sont les usines diagrammatiques et le moteur des transformations. Le pire est que, ces pierres philosophales, ces miracles-là, on est constamment dedans et on ne veut pas le savoir !

X : C'est vraiment la démarche mystique, Dieu étant ce qui reste quand on a écarté ce qui est contingent ! C'est la recherche de la non-contingence.

F : Plutôt de ce qui, dans la contingence, fonctionne en ex-strates. Je ne peux pas dire « en extase » ! (*rires*)

Y : À un niveau sociologique plus général, le livre qui a été publié récemment par les éditions Recherches, *La famille contre la ville* (Richard Sennett, Collection Encres), démontre que le capitalisme américain est monté à partir d'une minorité de familles qui étaient anormales, c'est-à-dire non intégrées aux années 1870-1930. En fait, ce capitalisme a réussi à partir de familles complètement archaïques ou mal foutues. Ce livre démontre donc, avec toutes les statistiques à l'appui (on ne peut vraiment rien lui reprocher sur le plan historique), l'inverse de ce qui a toujours été raconté : la famille qui développe le capitalisme n'est pas la famille fonctionnelle par rapport à l'état stationnaire.

P : Ce sont des mutants !

F : On en parlait l'autre jour, des vrais barons : certains sont des fous, des idéalistes, de vrais mutants, oui... Il faudrait faire une clinique pour les barons ! (*rires*)

Y : Et je pense que, une fois qu'il y a eu un mouvement de lancé, le Capital doit être – c'est une hypothèse –, au contraire, entretenu par ce qui est traditionnel dans...

F : Reterritorialisation.

Y : Si tu veux, il y a l'aspect étatique du Capital qui est le maintien en « état » et, effectivement, la création d'États stationnaires (*rires*) !

X : À l'inverse, c'est intéressant, aussi, d'étudier le champ de la reproduction des modèles comme condition nécessaire de changement : c'est le terreau faute duquel il ne peut y avoir de saut.

Y : Un ami a étudié les rapports de propriété et de pouvoir dans les multinationales et autres ; il montre ceci : le fait que, de plus en plus, le pouvoir dans l'entreprise ne soit plus associé à la propriété du Capital, en soit disjoint, et qu'en outre, la propriété du Capital ne soit faite que de toutes petites parts ridicules, conduit à une espèce de propriété étatique complètement stabilisant à peu près égale à la propriété démocratique soviétique – avec moins de fous !

V : Plus de place pour ces malheureux barons !

P : Au contraire, il y a une extension de la notion de folie, non ?

F : Je voudrais vous faire une proposition : il me semblerait important de refonder une...

P : Internationale ! (*rires*)

F : ... une nosographie – et par la même occasion, une internationale. Essayer de reprendre les

différentes technologies nosographiques ; voir quelle utilité aurait alors le décentrage des problématiques sur cette théorie des agencements – dépsychologisation, désindividuation, dépersonnalisation, déstabilisation, etc..

Dans le type de monographie que tu as amorcé sur *Shining*, tu dis par exemple : « C'est une hypothèse de modèle paranoïaque. » Il faudrait, maintenant, presque mettre côte à côte d'autres types de modèles ; voir ce que cela englobe comme champs et met en jeu. En effet, tu as mis énormément l'accent sur ce que j'appelle la dimension III des territorialités, avec peut-être des surgissements lors des mutations des systèmes de subjectivation...

Mon idée est que l'on devrait arriver – peut-être complètement – à faire éclater toutes les catégorisations, telles : hystérie, phobie, obsession, etc.. S'apercevoir que ce n'est pas du tout dans les mêmes types de composantes d'agencements, dans les mêmes positions à l'égard des phénomènes de trou noir.

P : Szondi – de façon très timide, certes – a ébauché une démantibulation du cadre nosologique, en faisant rentrer des composantes très étranges que Freud n'aurait jamais acceptées ! (composantes de socialité, d'espace, de territoire, etc.)

F : En même temps, cela nous amènerait à définir pourquoi, précisément à telle époque, telle nosographie a triomphé, et ce qu'impliquait la nécessité de tel découpage nosographique dans tel contexte.

Il faut surtout aussi sortir de toutes les bêtises qui ont été dites à cet égard, comme si c'était des erreurs : pas du tout !

V : L'inéluçabilité des définitions.

F : Exactement ! On sera peut-être amené, en effet, à faire rentrer des composantes, par exemple, de perversion capitaliste nécessaires pour rendre compte de tel type de névroses (sémiotiques monétaires, mais aussi sémiotiques de l'espace, du transport) : tel homme (aux rats) aurait une fixation anale, voilà ce qui est dit. Or, cela peut être complètement l'inverse : une fixation capitaliste fait qu'il y a tel fonctionnement de l'économie anale ; de même, il ne s'agit pas de dire que Untel est agoraphobique *parce qu'il y a telle fixation*, etc., mais c'est peut-être tout à fait l'inverse : des composantes de transport, de rapport au bâti, aux circulations sont constitutives de... Ce qui fait partie des dimensions II et va transformer les modes de subjectivation.

X : Sortir du linéaire, et d'autres modèles nous inviteraient à penser qu'il y a une complémentarité nécessaire qui n'est pas forcément linéaire et globale, justement ! Une complémentarité inévitable !

F : Je ne sais pas du tout, d'ailleurs, comment aborder cela : il faudrait peut-être retravailler tous les textes de Freud sur l'hystérie : ils sont nombreux et riches ?

P : Écoutes, je pensais même à des choses plus simples : des accoucheurs ont étudié le développement des enfants nés par la méthode de l'accouchement sans douleur ; que la mère ait eu un certain type de grossesse et qu'elle ait accouché de telle manière peut changer quelque chose, finalement, au développement de l'enfant, à sa façon de penser, d'imaginer, je trouve cette idée passionnante.

Et voici ce qui m'intéresse beaucoup : un gosse est mis en présence de sa photo, des bruits de sa voix quand il a un an, ou de l'échographie (sa photo dans le ventre de sa mère, par exemple). Cet ensemble de matériaux – auquel de plus en plus, maintenant, l'enfant va être confronté – ne rema-

nie-t-il pas complètement le statut de la mémoire, de l'amnésie, du refoulement et des processus hystériques eux-mêmes ?

F : Et puis, il y a aussi le fait que les médias se soient substitués au roman – familial, bourgeois, populaire – et au conte. Non seulement cela a changé la nature des romans, mais qu'est-ce qui est introjecté et fonctionne là-dedans ? Une névrose avec B.D. et une névrose sans B.D., ce n'est probablement pas la même chose : voilà une hypothèse qui n'est pas extraordinaire, mais pourtant ! Des lapins dans un clapier et des lapins libres de courir la campagne ne sont pas les mêmes lapins ! J'aimerais bien qu'on amorce une remise en question totale de tous les acquis ; pas du tout pour les rejeter stupidement (« Ouais, nosographie = piège à cons ! »), mais pour voir quelle logique a présidé à cette instauration des visions nosographiques. Comment allons-nous procéder ?

J'ai bien aimé ce que tu as amené aujourd'hui, et il faudrait l'approfondir. Qu'est-ce qui a fait que *toi*, tu as sélectionné ces éléments, alors que peut-être, quelqu'un des *Cahiers du cinéma*, ou autre, ne l'aurait pas fait ?

P : Oui, c'est très passionnant de travailler là-dessus ; en plus, Michel Ciment (qui fait aussi partie de l'équipe du *Masque et la Plume*, émission hebdomadaire de radio) vient de sortir un livre sur Stanley Kubrick, où il fait une analyse freudienne et structuraliste très serrée de *Shining*. C'est aussi parfait dans son genre que Bellour analysant les films d'Hitchcock. On pourrait donc s'appuyer là-dessus pour travailler à dégager d'autres éléments et d'autres dimensions.

F : Oui ! Très bien ! Évidemment, il serait plus difficile de reconvoquer le petit Hans ou Schreber pour faire une étude différentielle ! À moins que nous montions un théâtre pour les faire rejouer avec l'homme aux loups, Dora et les autres...